PKS

PUBLIC
KNOWLEDGE
PROJECT

**Revista de GEOGRAFIA
(RECIFE)**

<http://www.revista.ufpe.br/revistageografia>

OJS

OPEN
JOURNAL
SYSTEMS

LE RAPPORT INTIME A L'ESPACE A TRAVERS LA PHOTOGRAPHIE¹

Elvira de Paula¹

¹ Doutoranda em Geografia pela Université de Pau et des Pays de l'Adour. Email: kcaudepaula@yahoo.com.br

Artigo recebido em 26/08/2017 e aceito em 04/10/2017

ABSTRAIT

L'article a comme objectif de porter un regard plus précis sur les espaces intimes des personnes expropriées par le Complexe Industriel Portuaire de Suape - CIPS, à Pernambouc – Brésil, à partir de la méthode de la prise de photo faite par certains habitants eux-mêmes lors de la réalisation du terrain d'étude, aux alentours du Complexe en juillet 2014. Leurs photos, et les commentaires révèlent certains points de vue des individus à propos de leurs nostalgies, de leurs désirs de continuité ou de changement vers un autre avenir. Ils qualifient leur rapport intime à leur espace de vie.

Mots-clés: photographie, intimité spatial, espace de vie.

THE INTIMATE REPORT TO SPACE THROUGH PHOTOGRAPHY

ABSTRACT

The article aims to look more precisely at the spatial intimacy of the people expropriated by the Suape Industrial Port Complex - CIPS, in Pernambuco, based on the method of photos taken by some of the residents at the time of the field study, near the Complex in July 2014. The photos of the people and the comments reveal certain points of view of the individuals, such as their nostalgias, the desires of continuation or change towards a new horizon. They qualify their intimate relationship as their living space.

Keywords: Photography. Space intimacy. Living space.

¹ Cet article est partie intégrante de la thèse, en cours de préparation, intitulée : Espace de vie et résilience des personnes expropriées par les grands projets (à partir du cas de Suape, Brésil).

INTRODUCTION

Cet article a comme objectif de porter un regard plus précis sur les espaces intimes des personnes expropriées par le Complexe Industriel Portuaire de Suape - CIPS, à Pernambouc, à partir des photos qui ont été prises par des habitants eux-mêmes lors de notre terrain d'étude, aux alentours du Complexe en juillet 2014. Leurs photos, et les commentaires révèlent certains points de vue des individus à propos de leurs nostalgies, de leurs désirs de continuité ou de changement vers un autre avenir. Ils qualifient leur rapport intime à leur espace de vie.

La méthode a consisté à demander aux informateurs de revisiter leur album photographique, s'ils en ont, et d'en faire librement des commentaires en fonction de leurs souvenirs. Les photographies libéraient la parole en ce sens qu'elles sont les images d'un vécu, d'une histoire personnelle et collective, heureuse ou douloureuse de chacune des personnes qui les revisitaient et en faisaient le commentaire. Cet exercice, adaptée d'un projet dans lequel j'ai eu l'opportunité de travailler au sein du « Laboratório de estudos sobre Espaço e Cultura – (LECgeo)² », a fini par construire une analyse photographique simple ; elle avait pour but non pas de créer de nouveaux concepts, mais d'ouvrir une parenthèse pour parler à partir des photos.

Ainsi quatre personnes ont été choisies à partir du niveau de confiance qu'elles avaient acquis vis-à-vis de nous, de leur ouverture et de leur intérêt à discuter. J'ai ainsi tenu compte de celles pour lesquelles j'ai perçu de nouvelles stratégies de vie, ainsi que de leur communauté d'origine afin d'obtenir un éventail de chacune des localités visitées. L'idée était de donner un appareil photo à chaque personne, pour qu'elle puisse être libre de faire les photos selon son temps et son regard. Chacune disposait donc d'un appareil-photo digital, pendant 15 jours, dont deux weekends. L'exercice était de prendre des photos de ce qui pourrait représenter leur vie d'avant, dans les anciens espaces de vie, et la vie d'aujourd'hui dans leurs nouveaux espaces. Une des consignes que j'ai faites, c'était de ne pas prendre des photos directes de visages, pour une question d'éthique de la recherche.

² L'objectif du projet « Sertão de imagens, imagens do Sertão », en 2008, était de travailler les photographies avec des jeunes de la municipalité d'Ibimirim, dans le Sertão du Pernambouc, où ils prenaient des photos avec l'objectif de montrer l'image du Sertão qu'ils avaient, et ils expliquaient le pourquoi de leurs choix. Cette méthode est connue pour son intérêt en géographie (cf. Bigando, 2013).

Les photos démontrent des éléments de la vie d'aujourd'hui qui se mélangent avec ceux de la vie du passé, et qui sont, aussi, les désirs de ce que les personnes attendent pour leur proche avenir. L'analyse a été faite pour éviter de les mettre comme des simples illustrations dans le texte. Les photos sont quelque chose qui informe, représente, surprend, fait signifier, et donne envie, comme la bien montré R. Barthes (1980). Cet ensemble d'éléments est ce qu'il a appelé les fonctions et qui la plupart du temps, nous échappent au regard. Les analyses des photos ont été partagées dans deux parties, quoique toujours basées sur le regard des personnes, traduit par leurs photos, mais aussi sur leur commentaires. Dans la première partie sont analysées 5 photos, mise en rapporta avec les commentaires des interviewés ; la deuxième est composée de 2 groupes de photos qui révèlent certaines similitudes entre les points de vue des photographes.

Il y a plusieurs façons de faire l'analyse des photos, car comme le rappelle Joly (2005, pg.45) il n'existe « pas de méthode absolue pour l'analyse, mais des choix à faire, ou à inventer, en fonction des objectifs ». Le point de vue de l'auteur est ici considéré dans les analyses des photos, d'autant plus qu'il fait la mise de leur dimension narrative. Les analyses sont faites ici de forme simple, en essayant de les laisser au plus près de l'analyse géographique.

Le travail de Sabine Delcour³ m'a servi d'inspiration pour le développement de la première partie des analyses, qui est semblable à son travail « Les bâtisseurs » où elle parle du territoire en mêlant photos et récits (à partir d'une vidéo les images et la voix des personnes qui racontent quelques détails de l'espace). J'ai repris l'idée de Delcour pour montrer les photos et les faire parler à partir de quelques extraits des entretiens. Ainsi, en-dessous de chaque photo il y a la parole des habitants de la zone d'étude. C'est ainsi que les photos ont gagné une narration. À chaque photo, il y a un commentaire qui cherche à compléter l'exposé en ajoutant quelques informations plus précises, qui proviennent d'analyses photographiques de sites internet⁴.

La deuxième partie est destinée à l'analyse des photos qui révèlent certains points de vue en commun. Elles sont aussi suivies d'un commentaire, comme dans la première partie. Mais maintenant, c'est surtout l'idée de punctum de Barthes (1980) qui m'a inspirée pour

³ Plus d'information : <http://dda-aquitaine.org/fr/sabine-delcour/les-batisseurs-1080.html>

⁴ Les sites internet utiliser comme base pour réussi les analyses commentés: <http://www.recitus.qc.ca/book/export/html/31> et <http://www.galerie-photo.com/comment-analyser-une-photographie.html> consultés le : 03/06/2015.

mettre en valeur l'apport des photos. Il s'agit de ce détail, saisi par le hasard de la photo, qui apporte une signification ou une émotion non planifiée par le photographe. Mon idée est de chercher à identifier certains contenus cachés au regard habituel, qui puissent révéler des fragments de la vie des personnes avant leur départ et dans leur vie d'aujourd'hui, quelques traces du passé et du présent qui se mélangent entre eux. Pareillement j'ai tenu compte de l'intentionnalité et de la fréquence d'éléments qui apparaissent dans les photos. Le partage de l'analyse en deux parties permet de montrer les photos de façon descriptive et aussi de construire un récit, mais pas forcément de les voir séparément puisqu'elles sont complémentaires (Gomes 2013).

QUELQUES RAPPORTS SPATIALE

L'obtention des photographies de terrain, a été une étape difficile, parce que l'image à fini pour constituer quelque chose de négatif pour les personnes de la zone d'étude. Pour certains qui sont déménagés habiter dans les limites du CIPS, les constructions et les modifications en vue d'extension et de travaux complémentaires des maisons sont interdites. C'est cette situation qu'exprime une habitante en disant que « *o povo quer fazer casa, mas SUAPE ameaça. SUAPE diz que não pode construir. Eles vêm aqui (l'agent à moto) tiram foto quando a gente tá construindo*⁵ » (interview 1, 2014). L'interviewée dit en plus avoir reçue une visite du service de surveillance du site (encore à moto), au début de la construction d'un mur pour leur maison. Elle dit que l'agent à moto a fait des photos de la construction : « *ele veio e tirou um monte de foto. Meu marido saiu e disse: - vá tire um monte de foto e desapareça e não volte mais*⁶ » (ibid., 2014).

Le changement de résidence a été une des pertes irréparables pour les personnes expropriées, pas seulement par rapport aux caractéristiques physiques de leurs espaces, mais aussi par la perte des liens subjectifs qu'ils entretenaient avec eux. Elles ont perdu l'espace qui leur permettait de se sentir bien, la connaissance par cœur de ces petits recoins, « *où on aime à se blottir, à se ramasser sur soi-même* » (Bachelard, 2015). Un espace où il était possible de décrypter les codes invisibles (la mare, le comportement des animaux et des

⁵ Traduction libre : « Les personnes veulent faire leurs maison, mais Suape menace. Suape dit que c'est interdit de construire. Ils viennent ici, font des photos quand on est en train de construire. »

⁶ Traduction libre : « Il est venu et a fait beaucoup de photo. Mon mari est sorti et a dit : - vas-y faire les photos et disparais et ne reviens plus ».

insectes, les plantes quand elles ont besoin de plus d'attention...). Il s'agit d'un espace qui est vécu de façon intime, dont chaque sujet se sent partie intégrante.

Les espaces d'avant l'expropriation apportaient aux personnes une sécurité, étant donné qu'ils étaient pour elles familiers et intimes. Dans certains espaces d'aujourd'hui, les personnes cherchent encore à s'y sentir partie intégrante, tan ils leur semblent étranges. Mais, qu'est-ce qui fait ce rapport intime à l'espace ? Dans un processus de reconstruction, est-il possible de reconstruire un espace intime ?

Les résultats des photos ont révélés des parties des lieux intimes des personnes, là où avant elles trouvaient l'attention de leurs proches, et leurs moyens de subsistance. Néanmoins, d'autres signes ont été aussi constatés par leurs photos, quelques fragments de leurs désirs pour leur nouvel espace de vie. Les analyses ci-dessous sont suivies de commentaires qui s'appuient sur les observations du terrain et les entretiens et qui cherchent en même temps à être proche d'un discours narratif ethnographique (Mauss, 1967).

Les espaces révélés seront donc présentés par les photos que j'ai trouvées les plus significatives et par la parole des informateurs qui ont fait ces photos et qui, de fait, sont quatre « collaborateurs ».

DES IMAGES FORTES

La sélective qui suit transmet des significations fortes. Chacune des photos, par son intitulé, désigne l'objet dont l'existence ou le manque dans l'espace de vie est très fortement ressenti, comme les mots des informateurs l'expriment souvent explicitement.

“O (terreno) que precisava ia fazendo os dividendo das estradas, as fábricas... aí, saia aquele pessoal e o resto foi ficando. Mas um dia, eu tenho certeza, que na área de Tiriri não fica ninguém.”⁷

Photographie 1: La route

Photo : Ex-habitant de Tiriri (Reproduction interdite)

L'image photographique est d'un ex-habitant de Tiriri, prise en juillet 2014. La photo montre la construction d'une nouvelle entreprise et d'une route, les deux passant par les anciens espaces de vie des personnes qui y vivaient. En premier plan, il est possible de voir un arbre appelé un *cajueiro*, qui fait un bel encadrement de la photo, et qui est un des arbres fruitiers autochtones de la région. Et curieusement, sur son tronc, il y a une grande quantité de lichens, ce qui peut indiquer la pureté de l'air, une condition normale à cet endroit puisque, comme la photo en témoigne, c'est une zone naturellement boisée. Les collines, au fond, gardent encore de la végétation. C'est ce lieu que réclament les personnes qui, à l'heure actuelle, sont dans les parties urbaines de la ville du Cabo de Santo Agostinho. Elles se

⁷ Traduction libre, photo 10 : « le (terrain) dont ils avaient besoin, ils allaient le partager en routes, en entreprises... donc, quelques personnes sont parties, d'autres restaient. Mais, un jour, j'en suis sûr, à Tiriri personne n'y restera. »

plaignent également du manque de travail, ce qui peut sembler une contradiction en rapport avec l'imaginaire développementsite (*desenvolvimentista*) encouragé par le CIPS.

“Eles tiram a gente de uma casa que para eles não é casa, mas para a gente tem valor.”⁸

Photographie 2 : Les décombres

Photo : Ex-habitant de Tiriri (Reproduction interdite)

Cette photo faite par un ex-habitant de Tiriri, dans les domaines de l'Engenho Tiriri, en juillet 2014, témoigne d'une maison détruite. Mais pas seulement d'une maison dans sa forme physique, mais aussi dans sa forme plus subjectif : c'était là que vivait un foyer familial et où s'est déroulé l'histoire de vie de leurs membres, un espace de partage des sujets qui leur donnaient vie collectivement. L'ensemble de l'image et de la légende composent une représentation empirique de certaines idées déjà notées au sein de la littérature scientifique, à savoir la diversité de la façon dont l'espace est géré, celles des valeurs géographiques ou celle des valorisations spatiales. La maison montrée sur la photo a été construite avec des

⁸ Traduction libre, photo 04 : « Ils nous retirent d'une maison qui pour eux n'est pas une maison, mais qui pour nous a de la valeur »

matériaux trouvés dans le propre lieu, comme l'argile et le bois, deux éléments de base pour la construction, d'une maison de *pau a pique*.

“A casa é linda! Mas, prefiro lá (na Ilha de Tatuoca) ... perdi metade de minha vida saindo de lá... (aqui) a rua é cimentada, a casa é bonita. as,boniteza não enche barriga de ninguém!”⁹

Photographie 3 : La nouvelle maison

Photo : Ex-habitant de l'Ilha de Tatuoca (Reproduction interdite)

Un ex-habitant de Tatuoca est l'auteur de la photo faite en juillet 2014 à la Nouvelle Tatuoca. Cet espace a été aménagé pour recevoir ceux qui venaient de l'Île de Tatuoca. La prise de photo a été faite de façon furtive, caché, en passant en voiture devant la maison. Cela dénote l'ambiance lourde et le mécontentement qui règne localement, notamment à l'égard de la prise de photo. La personne photographiée, assise sur la chaise dans sa terrasse, paraît perdue dans sa pensée. Sa nouvelle maison, moderne, construite en béton, son jardin de pelouse verte, bien différente de celle d'avant qui était faite en *pau a pique*. Cependant, la

⁹ Traduction libre, photo 05 : « La maison est belle ! Mais, je préfère celle de là-bas (dans l'Île de Tatuoca)... j'ai perdu la moitié de ma vie en sortant de là... (Ici) la rue est bétonnée, la maison est jolie. Mais, la beauté ne remplit pas le ventre ! »

beauté de ce nouvel espace ne l'attire pas, comme la remarque si bien la légende de la photo. Les limites de la maison sont bien définies, et si avant il y avait les arbres qui faisaient la délimitation de leurs espaces, à l'heure actuelle ce sont les murs bétonnés qui séparent les lots de ceux des voisins. Un être ensemble, mais séparé...

“(...) lá eu converso com as plantas: - bom dia, minhas plantinhas! Como vocês estão? E, quando a gente conversa com elas parece que elas ficam bem enxiridinhas, tremendo (...)”¹⁰

Photographie 4 : Les salades

Photo : Ex-habitante du Braga (Reproduction interdite)

L'agriculture biologique pratiquée par quelques-uns des ex-habitants de Braga et de Taveiro, est une forme de continuité dans l'activité d'agriculteur. Mais aussi, une résistance à une tentative de coupure par rapport au lien avec la terre. La photo qui a été prise par une ex-habitante du Braga en juillet 2014 représente une partie de son nouvel espace de vie, dans le projet d'agriculture biologique au Cabo de Santo Agostinho. L'image peut être interprétée comme un des exemples d'un facteur contributif à la résilience, malgré les difficultés

¹⁰ Traduction libre : « (...) Là-bas je parle avec les plantes : - Bonjour, mes petites plantes ! Allez-vous bien ? Et, quand on parle avec elles, c'est comme si elles étaient contentes, elles tremblent... »

qu'affrontent les personnes à la recherche d'une reconstruction après la sortie de leurs espaces. Pareillement, l'image représente encore l'espoir d'un nouvel avenir : dans un sol fertile, d'autres choses peuvent surgir dans la vie des personnes et de nouvelles opportunités peuvent également se présenter dans leur existence. Comme le démontre la photo, un espace, même petit, s'il y a du soutien et de la motivation, pourra donner lieu à toute une gamme d'autres opportunités (dans l'exemple de l'image ce sont les différents légumes qui représentent les nouvelles opportunités).

Photographie 5 : La balançoire cassée

Photo : C. Fonseca, 2014

Lors de mon terrain, un petit garçon a demandé de faire une photo de la balançoire cassée dans l'aire de jeu de la Nouvelle Tatuoca. Cette demande de l'enfant fait réfléchir au du pouvoir que l'image peut exercer, comme preuve, puisque la photo peut parler par elle-même. Elle donne visibilité à un phénomène. Elle reprend trois éléments auquel P. C. Gomes (2013) fait appel pour analyser une image. Ce sont : la position dans un contexte, en ce cas

c'est l'aire de jeux dans le lotissement hébergeant des personnes venues de Tatuoca ; la morphologie de l'espace physique, ici les caractéristiques de l'aire de jeux, avec la terre battue ; et les observateurs sensibles au lieu et à l'évènement, qui peut être compris dans ce cas comme les gens sensibles à la situation et susceptibles d'apporter une solution au problème de la balançoire cassé.

La photo de la balançoire peut donner lieu à plusieurs interprétations par le public qui la visualise. Cependant, l'idée de preuve est la plus forte. Car à partir de l'expérience du terrain, où des photos ont été prises pour d'une indemnisation insuffisante, l'idée de l'image comme pouvoir est une constante. Ainsi, la photographie peut être en même temps agressive et dangereuse (Gomes, 2013 ; Barthes, 1980), d'autant plus que les gens ne souhaitent pas se voir envahir dans leur vie privée et ne désirent pas que leurs espaces intimes soient révélées et utilisés contre eux.

-X-

Les prises de photos des personnes sont remplies de messages subliminaux, c'est-à-dire qu'elles nous transmettent en sous-entendu quelques sentiments, comme la révolte, le désir de continuité, mais aussi celui d'un meilleur avenir, la joie, la nostalgie etc. Les regards des personnes ont été libres, chacune avec son vécu, et elles ont réussi à matérialiser leurs paroles et à compléter leurs histoires de vie à partir de la photographie qui « *reproduit à l'infini* [ce qui] *n'a eu lieu qu'une fois* : ... [et, en reproduisant] *mécaniquement ce qui ne pourra jamais plus se répéter existentiellement* » (Barthes, 1980, p. 14 [ajouté]).

Le « génie propre », comme le dit Barthes (1980), de chacun des photographes a fait immortaliser le moment de la prise de photo, mais aussi les souvenirs d'un espace autrefois vécu, où pour toujours seront gardées leurs expériences de vie. La liaison entre la parole des sujets et l'image fait dialoguer l'ensemble des photographies en cherchant à montrer quelques traits perdus d'un passé, mais pas que cela, puisque quelques photos témoignent d'une nouvelle vie ou d'une aspiration à elle.

-X-

CONVERGENCES DE POINTS DE VUE

La surprise lors du réassemblage des photos faites par les personnes a été de constater qu'il y avait des similitudes entre les regards. La présentation de la sélection de ces images suit le modèle de la première partie, en ce sens que chaque ensemble (de deux photos) sera suivi d'un commentaire général ayant pour base l'expérience du terrain et celle des personnes enquêtés. Toutes les photos ont été prises également en juillet 2014, dans des lieux différents, par les mêmes auteurs.

Photographie 1: Le désir
Photo : ex-habitant de Tatuoca
(reproduction interdite)

Photographie 2: La continuité
Photo : ex-habitante du Braga
(reproduction interdite)

Les photos, curieusement, ont été prises par deux personnes différentes. Cependant, elles ont un même regard pour les salades du projet d'agriculture biologique. La photo du haut est de quelqu'un extérieur au projet, lequel souhaite également avoir une opportunité semblable dans sa communauté, la Nouvelle Tatuoca, où ils n'ont plus les conditions d'avant pour faire des plantations. Ainsi, le modèle que représente le projet d'agriculture biologique aux autres communautés, pourrait aider à satisfaire les besoins basiques des personnes expropriées, et, leur garantir une sécurité alimentaire à partir des produits cultivés par eux-mêmes, comme elles le faisaient auparavant. Un projet semblable pour la communauté pourrait encore garantir aux habitants de ne pas perdre un des repères important de leur mode de vie, en même temps qu'il peut être aussi une base pour leur reconstruction et une aide pour

apprécier leur nouvel habitat. La photo donne la sensation d'un désir de continuité du « être agriculteur » et de ne pas perdre le contact avec la terre. La photo du bas a été faite par une personne déjà insérée dans le projet. Elle partage son regard à partir d'un morceau de son nouvel espace de vie, car c'est le projet qui lui a permis de ne pas couper son lien avec la terre.

Photographie 3 : La résistance
Photo : ex-habitant de Tiriri (reproduction interdite)

Photographie 4 : La résistance encore
Photo : ex-habitant de Tiriri (reproduction interdite)

Les deux photos montrent la culture du manioc en forme de potager, aménagé dans un petit morceau de terrain derrière (en haut) et à côté de la maison (en bas). Face au manque d'espace pour pratiquer une agriculture plus développée, les petits espaces autour des maisons conviennent pour les petites cultures. Les photos ont été prises par deux ex-habitants de l'Engenho Tiriri. Les images peuvent révéler encore quelques traits d'un souhait d'un « être là-bas, même si je suis ici », car elles sont un témoignage d'une tentative de reproduction du passé dans les nouveaux espaces. Le manioc est un des éléments de base de la nourriture de ces familles et une culture facile à faire pousser dans ce lieu, surtout vu les caractéristiques du sol de la zone d'étude. Ces cultures garantissent la subsistance des familles, en même temps qu'elles les libèrent de la dépendance du marché. Le sentiment de nostalgie qui ressort des images est en même temps une forme de résistance à la tentative de retirer leurs habitudes de paysans. Même dans la zone urbaine, il est possible de continuer les pratiques habituelles dès qu'on dispose d'un petit morceau de terre.

-X-

Toutes les photos montrent de convergences dans le regard et l'intentionnalité de leurs auteurs. Elles montrent également l'affinité que les personnes ont avec leurs espaces. Une possible explication pour que ces photos ont eu une même intentionnalité peut être la similitude qui existe entre les habitudes de leurs auteurs, puisque, même qu'ils viennent de communautés différentes, leurs pratiques spatiales sont très proches.

Les caractéristiques décrites par les photos, est un répertoire de ce qui constitue l'espace de vie. Les fragments du passé ont été accentués par quelques photos, ce qui aide leurs auteurs à raconter une partie de leur histoire. En même temps, la spontanéité avec laquelle les photos ont été faites a fini par orienter le regard lors de l'analyse. De plus, les interprétations ont pu être complétées grâce aux dialogues spontanés avec les sujets, qui sont allés bien au-delà des simples questions prévues dans l'enquête semi-directive.

CET ESPACE INTIME, N'EST-IL PAS UN LIEU?

La discussion jusqu'ici a été autour de l'espace de vie, de l'ensemble des lieux avec lequel les personnes sont en lien. Cependant, en analysant cet ensemble de lieux, notamment à partir des photos on voit que les personnes ont un lien plus fort avec certains d'entre eux. Est-ce que la force de ce lien ne fait perdre de l'intérêt à la notion d'espace de vie ? N'est-ce pas justement cette force sur laquelle insiste la notion plus englobante, de « lieu » telle que la propose certains géographes ? C'est donc l'espace intime qui sera ici considéré comme le lieu.

Il est certain que le lieu envisagé ici renvoie à une appartenance intime du sujet. Ce lieu résulte de ses expériences, de son affectivité et de son imaginaire (Tuan, 2013 ; Marandola, 2012 ; Berdoulay, 2012). En géographie la littérature assez vaste parle du concept de lieu. Depuis les géographes classiques, dont Vidal de La Blache pour qui la géographie peut être considérée comme la « science des lieux », jusqu'aux géographes contemporains, le lieu a toujours eu sa place dans les débats (Berque, 2013 ; Entrikin, 2013).

En géographie, le lieu peut être vu de façon la plus générale comme « *là où quelque chose se trouve ou/et se passe...* (Ou pour parler presque également d'un "synonyme" d') *endroit, place, position, site, emplacement, parages, lieudit, localité, coin, scène, théâtre...* »

(Berque, 2013, p. 606). Mais de façon plus restreinte, il est lié à la « condition de l'expérience humaine », comme le souligne Entrikin (2013) :

« Les humains vivent leur existence dans un lieu et ainsi développent simultanément un sens d'être dans un lieu et hors d'un lieu. L'expérience du lieu implique donc pour une personne à la fois la capacité subjective de participer d'un environnement et la capacité objective de pouvoir observer un environnement comme étant externe et séparé de soi. » (p. 608)

Cette réflexion nous invite à penser à la condition d'expropriés qui est vécue dans la zone d'étude en scène. Ces personnes ont démontré les deux capacités subjectives d'expérience du lieu. Cela se voyait dans les photos comme dans leurs discours quand elles parlent de leurs anciens espaces de vie, soit en s'y voyant incluses en remontant leurs souvenirs (leur subjectivité), soit en se voyant en dehors d'eux (lors de leurs analyses dotées d'une capacité objective de voir l'espace physique d'où ils ont été expropriés

Ce recours à la mémoire facilite le lien entre les personnes et le lieu, parce que, comme le souligne Marandola (2014), la

« ... memória e identidade adensam o lugar. A memória é a experiência vivida que o significa, definindo-o como tal. Não é à toa que pensar em lugar é mais fácil recuando no tempo: lugar de nascimento, lugar de lembranças, lugar de saudade, lugar de memória, lugar de identidade. Ele parece mais conectado a uma tradição, a uma experiência profunda de entrelaçamento com a terra. Um ritmo lento onde o sentido da permanência prevalece. » (p. 229).

C'est justement ce que l'on retrouve dans l'expérience du lieu racontée par les personnes expropriées. Leurs anciens espaces de vie font aujourd'hui partie de leur mémoire ; le passé abrite la profondeur de l'entrelacement des personnes avec leurs anciens lieux (Marandola, 2014). Cependant, « *É impossível discutir o espaço experiencial sem introduzir os objetos e os lugares que definem o espaço. ...O espaço transforma-se em lugar à medida que adquire definição e significado.*¹¹ » (Tuan, 2012, p. 167). Ce lieu défini et rempli de

¹¹ Traduction libre : « Il est impossible de discuter l'espace expérientiel sans traduire les objets et les lieux qui définissent l'espace. ...l'espace se transforme en lieu à la façon qu'il a une définition et une signification. »

significations est bien celui dont parlaient les personnes au moment de l'enquête sur leurs espaces d'avant.

Mais on a vu qu'il n'en va pas de même pour là où ils habitent après leur expropriation. C'est pourquoi la notion d'espace de vie demeure essentielle pour comprendre ce qui se passe. Elle ne s'appuie pas à celle de lieu ; elle en précise certains ressorts, la spatialité venue des expropriés étant loin de se confondre avec celle que désigne la notion de lieu que nous venons d'évoquer.

CONSIDÉRATIONS

Le chapitre a cherché à montrer le rapport intime à l'espace, à partir des photographies prises par des habitants et à partir des observations faites lors du terrain. Plusieurs remarques liées à l'analyse des photos méritent d'être rappelés pour terminer cet article : la présence d'un récit qui est raconté à l'aide d'un répertoire de lieu, montré par les images ; la fréquence, des éléments photographiés ; l'intentionnalité, qui veut donner de la visibilité à des parties spécifiques des espaces de vie ; la complémentarité, entre les photos, à propos de la problématique vécue par les personnes ; et, aussi, la spontanéité, qui est manifestée dans le regard des auteurs des photos sur leur espace de vie.

BIBLIOGRAPHIE

- BACHELARD, G. (2015). **La poétique de l'espace**. Paris, Pf, p. 214
- BARTHES, R. (1980). **La chambre Claire, note sur la photographie**. Ed. de l'Étoile, Gallimard, Le Seuil, p. 192.
- BERDOULAY, V. (2012). El sujeto, el lugar y la mediación del imaginário. In: **Geografias de lo imaginário**. Org. Alicia Lindon, Daniel Hiernaux. Barcelona – Anthropos, p. .
- BERQUE, A. (2013). Lieu. In : Jacques, L., Lussault M. **Dictionnaire de la géographie et des espaces de sociétés**. Edition Berlin, p. 606-608.
- ENTRIKIN, J. N. (2013). Lieu. In : LEVY, J. LUSSAULT, M. **Dictionnaire de la géographie et des espaces de sociétés**. Edition Berlin, p. 608-611.
- GOMES, P. C. (2013). **O lugar do olhar: elementos para uma geografia da visibilidade**. Rio de Janeiro : Bertrand Brasil, p. 319.

JOLY, M. (2005). **Introduction à l'analyse de l'image**. Armand Colin, p. 128.

MARANDOLA Jr, E. (2014). « Lugar enquanto circunstancialidade » . In: MARANDOLA Jr, E., HOLZER W., OLIVEIRA, L. (Org.). **Qual o espaço do lugar?** São Paulo – Perspectiva, p 307.

MAUS, M. (1967) **Manuel d'ethnographie**. Paris : Éditions sociales. Collection : Petite Bibliothèque Payot, p. 264.

TUAN, Yi-fu. (2013). **Espaço e lugar, a perspectiva da experiência**. Trad. Lívia de Oliveira. Londrina – Eduel, p. 248.

TUAN, Yi-fu (2012). **Topofilia — Um estudo da percepção, atitudes e valores do meio ambiente**. Trad. Lívia de Oliveira. Londrina – Eduel, p. 342.